

D'arrachement en arrachement, vers la lumière !

Bonjour à tous ceux qui vont lire quelques extraits de ma vie.
Tout d'abord, louons et bénissons le Seigneur, car
« Le Puissant fit pour moi des merveilles,
Saint est son nom » (Lc 1,49).

Recherche

Il y a plus de cinquante ans que je suis en France, par volonté de mes parents, car je suis née en Belgique. Ce fut donc le premier arrachement, du petit arbre humain que j'étais. Tout était donc nouveau, inconnu, et je plongeais dans une inhibition pour plusieurs années douloureuses, incompréhensibles pour moi.

Mais voilà que la grâce agissante du Seigneur me fit refaire surface, par le moyen d'un travail en usine, qui m'ouvrait aux autres, à la vie laborieuse.

Je connus le mouvement de la J.O.C.F., mais pour peu de temps. Cette vie en ville faisait apparaître mon attrait pour une vie plus silencieuse, plus organisée, pour la prière avec d'autres : je cherchais à unir vie de travail et de prière plus régulière.

J'avais déjà, bien avant de quitter mon cher pays, exprimé mon désir d'appartenir à Jésus toute ma vie. C'était un appel profond sur lequel je ne pouvais encore mettre un mot.

Une chose était sûre : j'étais attendue quelque part. Alors, je fis des sessions, des retraites, pour essayer de découvrir ce à quoi mon âme aspirait. Mais le Seigneur me semblait silencieux.

Alors que j'étais au travail dans une famille de Paris, dans l'église où je me rendais le plus souvent, je vis un tract pour une retraite de trente jours. Alors j'ai eu l'espoir de comprendre. La retraite se donnait près de Bordeaux. A la fin de la retraite, je pouvais chanter, tant la confirmation de mon appel s'était clarifié.

Espère en Dieu ! De nouveau je rendrai grâce. Il est mon sauveur et mon Dieu, je ne le lâcherai (Ps 42,5).

Après cela, je pris un autre travail sur la côte landaise.

Saint Dominique.

Appel et confirmation pour ma réponse à la vie que m'offrait le Seigneur.

Clin d'œil du Seigneur... qui ne cessait de me guider.

A une sortie de messe, un dimanche, une sœur dominicaine donnait des tracts, tout en faisant la quête. Ses sœurs se trouvaient près de Bordeaux. Nous étions en 1970. Je finis par prendre contact par courrier timidement. Et, après un temps de travail sur Lourdes, je fis plusieurs séjours chez ces sœurs, pendant plusieurs années....

De proche en proche, après des échanges, le moment de faire un pas décisif arriva. Je quittais le monde, pour une expérience nouvelle, pour une vie nouvelle avec les sœurs et surtout, orientée vers le Seigneur.

La vie était réglée par un horaire établi ; il suffisait de me laisser guider lentement. L'Eucharistie était quotidienne, les offices réguliers. J'étais heureuse et aux anges. Je commençais à croire que ma réponse était donnée. Le travail manuel à faire était varié, mais cela ne me dépayait pas.

Un cours biblique de trois-quarts d'heure, avait lieu en fin d'après-midi, avant les Vêpres. Les journées passaient très vite. Le jour arriva où la responsable m'indiqua le lieu où avait lieu le

postulat : près de Paris. Et une date fut fixée pour le voyage. Je ne me souviens plus des détails concrets, mais j'avancai !

Je découvris alors la Congrégation et les sœurs, ainsi que divers couvents... même en Suisse ! où je suis allée chercher une sœur du conseil général, qui n'avait plus la force de voyager en train pour venir aux conseils.

Vous le croirez ou pas : j'avais trouvé le BONHEUR ; une joie profonde m'animait. Tout ce que je découvrais m'ouvrait le cœur, l'intelligence. Enfin : *Celui que j'aime, je l'ai trouvé ; je ne le lâcherai plus* (Ct 3,4).

Dans la liturgie, des mots me réjouissaient des journées entières : *comme un cerf altéré languit après l'eau vive, ainsi languit mon âme vers mon Dieu* (Ps 41 ou 42,2). J'apprenais à voyager dans ma grande Bible, de référence en référence. Que de merveilles !

Les bénédictions d'alliance avec le Dieu de nos pères, le cœur, le bonheur, l'amour, la fidélité, autant de mots que je recherchais et soulignais.

Ce n'était que bonheur. Oui, *je rends grâce au Seigneur. Eternel est son amour* (Ps 117,1.8.14.21.20.28).

Un long tunnel

Hélas ! un souci de santé arriva et ... plouf ! le verdict arriva ! quitte le couvent pour te soigner et ensuite tu reviendras, si tu veux ! » Un coup de massue, ni plus ni moins.

Pour digérer ce coup dur, les sœurs m'envoyèrent dans un autre couvent, pendant trois mois. Mais où était le repos ? Jardin le matin, jardin l'après-midi. Bref...

Mais le Seigneur gardait et protégeait la petite graine de son amour, déposée en moi. Elle fructifiait, elle était là, dans mon cœur !

Je ne savais pas que commençais pour moi un long tunnel sans fin.

Les années passaient, je travaillais çà et là, cherchant à vivre proche d'églises, pour garder la possibilité au moins de l'eucharistie. La lecture de psaumes et d'autres livres spirituels me tenait toujours à cœur.

Je travaillais sur Paris presque deux ans, suivant une formation en psychologie sur la découverte de soi, pour apprendre à se connaître. C'était une « condition », pour revenir chez les sœurs. Je m'y embêtais beaucoup ; je ne voyais aucune issue pour moi là-dedans !

J'avais en effet goûté combien le Seigneur est bon ! L'importance d'une vie de communauté, d'entr'aide humaine et spirituelle, avait été vraiment un soutien pour ma vie et m'avait fortifiée, m'avait aidé à me corriger et à toujours améliorer le vécu, grâce à tout ce que découvrais.

Je cherchais donc une communauté qui veuille bien m'accueillir ; j'en trouvais une, mais il fallait apprendre le latin. Catastrophe ! tout s'écroulait de nouveau. Je me sentais incapable de bûcher le latin ; j'avais de trop mauvais souvenirs des petites écoles que j'avais fréquentées, sans succès.

Je revins donc sur Lourdes pour travailler ; c'était ma ville préférée. Un souvenir pour rire un peu : j'avais trouvée une chambre... Je partais pur la journée, mais sans repère pour le soir. Quittant le travail vers 21 heures, je ne retrouvais pas la chambre, « clé en main », comme disent les publicités. Mais où était cette chambre ? Je revins à l'endroit du travail... Ce fut tellement fort, que je m'en souviens encore !

Heureusement, un peu de bonheur me restait : j'avais les Sanctuaires qui étaient libres d'accès... et tout ce qu'ils offraient pour la vie de foi : c'était mon réconfort.

Un cadeau inattendu me fut offert : notre Pape Jean Paul II était annoncé. Je voulais y être, coûte que coûte ; je changeais mon repos avec une collègue et je passais une journée sur les prairies des Sanctuaires, avec une foule considérable, en 1983 ! J'étais très émue, de voir ce grand homme de Dieu, à deux mètres de moi. Nous étions tels des sardines, pressés dans leur boîte. Mais nous étions là.

Avant cela, j'avais frappé chez les sœurs, et j'y entrais une deuxième fois. Mais, hélas, cela dura si peu... Je dérangeais en bougeant à la chapelle, semblait-il ; et cela faisait craindre une maladie « psychologique ! » Je dus donc partir... après qu'on m'ait dit : tu avances vers le noviciat. Enfin, me disais-je. Mais, après un cours du matin, la responsable me dit : Je te dis NON ; tu dois repartir. POURQUOI ? Je n'ai jamais tant pleuré.

Seigneur, quelle perfection me fallait-il donc acquérir ? Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Pourquoi repartir ? Où aller ? Que faire ? Je poursuivais ce tunnel, si long encore. A ce moment-là, je travaillais à la buanderie et au jardin.

Cela me fut très amer. J'avais de plus en plus la certitude que c'était là, pourtant, que j'avais à vivre et à répondre à mon appel. Le Seigneur restait ma force et mon courage. Il me fallut des mois pour me relever encore de cette épreuve.

Où chercher à gagner ma vie matériellement ? Je revins sur Lourdes et dans les Pyrénées, pour les saisons. Je voulais essayer, alors, de passer le permis de conduire. J'allais aussi à la chorale de la paroisse, et même dans les Sanctuaires. Je fréquentais aussi les foyers de charité, celui d'Agen. Je participais aussi à quelques réunions avec un groupe de handicapés, mais je n'avais pas assez de créneaux libres, pour prendre en main un ou plusieurs malades.

Je me fis garde-malade à domicile, ménagère. Mais, en fait, je cherchais encore à vivre dans une communauté fraternelle. Ce qui n'est pas si simple ! Et les années défilaient.

Cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Je gardais cette phrase d'évangile à la mémoire, et je pris un travail avec des horaires réguliers à la ciergerie. Ainsi, en fin de journée, je pouvais descendre pour l'eucharistie, à la paroisse du Sacré-Cœur.

J'étais appelée à plus. A autre chose. J'avais gardé contact avec une sœur de ma première communauté qui me dit : « Nous avons une nouvelle prieure générale. Vois si tu veux essayer de faire un lien, écris-lui et tu verras ». Je demandais au prêtre qui m'accompagnait ; spontanément, il me dit : « Enfin ! c'est cela que j'attendais ! » Il semble que l'Esprit Saint me soufflait : c'est bon, allez-y !

Des années avaient passé, un lien fort me revient : c'était à la mort du roi Baudouin. J'écrivis ma demande à cette nouvelle prieure générale, en août 1993. Un rendez-vous m'est donné, en la fête de Notre-Dame du Rosaire.

Retour au couvent

Août 1993 ! Je retentais une demande pour revenir chez les sœurs, près de Bordeaux... Le chemin se faisait. Je reçus l'habit dominicain en 1997 et commençais le noviciat. Je m'engageais jusqu'à la mort en 2004.

« Miracle ! »

Le plus beau cadeau, en ces temps d'épreuve, fut une « repêche miraculeuse » : et pour cause ; elle eut lieu à Lourdes... chez nos sœurs moniales.

Gardez toujours confiance. Les embûches ne sont là que pour faire grandir notre espérance, espérance que lui Dieu, tout amour, nous comble.

Sœur Marie-Christel